

Les Empoisonneurs

II

LA FAMILLE DE GARDEREL

Toutefois il témoignait une vive amitié à ses sœurs, il était rempli pour elles des plus délicates attentions, et les nobles jeunes filles le payaient de retour. Sa belle-mère elle-même l'aimait, et lui en donnait souvent des preuves. Il n'y avait que son père qui le traitât mal, et lui refusât impitoyablement toute affection. Quand arriva pour Félix le moment de choisir une carrière, M. de Garderel voulut lui faire embrasser la profession des armes ; mais le jeune homme refusa nettement. Le père insista et le menaça de sa colère ; Félix ne plia pas, et résista avec une énergie qui déconcerta le comte. Dès ce moment, il laissa son fils libre de suivre son attrait et la vocation de son choix. Il changea bientôt totalement de conduite à son égard, montrant pour son fils un mélange de crainte et de sévérité. Néanmoins, il devint plus froid que jamais envers lui, et lui laissa entendre qu'il n'aimait guère à le voir. Les sœurs de Félix gémissaient de ces dissensions et de cette attitude de leur père vis-à-vis du frère qu'elles chérissaient. Mme de Garderel essaya maintes fois de ramener son mari à des sentiments plus équitables : ses efforts furent inutiles. A toutes les instances de sa femme, le comte répondait invariablement :

— Je sais ce que je fais. Je connais Félix : ces beaux dehors qui vous séduisent recouvrent une nature perverse.

Le jeune homme, libre désormais de suivre sa carrière, se détermina pour la médecine. Il prit ses inscriptions, fréquenta exactement les cours, évita tout ce qui eût pu le distraire, étudia sérieusement les matières importantes qui concernent l'art de guérir. Après cinq ans de l'application la plus soutenue, d'un travail persévérant et obstiné, il obtint à la suite d'un examen brillant, de diplôme de docteur. Il lui revenait quelque fortune de sa mère. Mais le contrat de mariage stipulait que son père en jouirait, sa vie durant, moyennant une pension de trois mille francs, payable à chacun des enfants issus de cette union. Heureusement Félix eut bien tôt une assez belle clientèle, qui le mit dans une honnête aisance. Le comte de Garderel habitait Paris six ou huit mois de

l'année, et passait le reste du temps à sa terre le Champton.

Félix visitait de temps en temps son père, malgré le mauvais accueil qu'il en recevait. Tous les ans, il se rendait pour un mois au château de Champton.

La maison qu'habitaient le comte de Garderel et sa famille était située sur un plateau boisé, auquel on n'arrivait, des villes voisines et des hameaux les plus rapprochés, que par des sentiers escarpés. L'hiver, ces chemins étaient coupés, à chaque pas, par les eaux qui descendaient dans la plaine. Champton était une véritable solitude. Les chênes séculaires, les bouleaux, les hêtres, les châtaigniers élevaient de toutes parts leurs tiges vigoureuses. Les broussailles s'enchevêtraient aux troncs des arbres, et rendaient certaines parties des bois impénétrables. L'été, pour les âmes méditatives, rendait ce séjour délicieux. Les fenêtres du salon, nous l'avons dit, ouvraient sur une verte pelouse, parsemée de corbeilles de fleurs : c'était comme le vestibule du parc. Les allées parcourant le parc dans toutes les directions, soigneusement entretenues, offraient la promenade la plus agréable. D'espace en espace, des bancs étaient établis où l'on pouvait, le jour, jouir sans fatigue de la pureté de l'air et des senteurs des arbres. Le bois s'étendait jusqu'à l'extrême limite du plateau. Là, il y avait une éclaircie, d'où l'œil plongeait sur la vallée dans laquelle la ville de Méliis était bâtie, et qu'arrosait une large rivière, aux eaux limpides et bleuâtres. On apercevait également les riches vignobles qui couvraient les côteaux voisins, les champs aux cultures variées, les pâturages où s'ébattaient les troupeaux, et les collines boisées qui bornaient l'horizon. Ce spectacle splendide était propre à passionner les âmes jeunes et poétiques. C'était là que Clémence aimait chaque jour à venir s'asseoir et rêver.

Quant à Félix, il partageait son temps entre la visite des malades des environs, qu'il soignait gratuitement, et la chasse, qu'il aimait à l'excès. Les bois et les champs abondaient en gibier, tel que lièvres, perdrix, lapins, chevreuils même. Le jeune homme revenait rarement les mains vides, car il était habile tireur. Mais le comte de Garderel poussait si loin l'antipathie qu'il nourrissait contre son fils, qu'il refusait de laisser servir les produits de sa chasse. Le jeune médecin les faisait distribuer aux paysans du voisinage, et aux pauvres de la ville. Aussi son nom était-il chéri dans la contrée. Autant les manières farouches et repoussantes du père in-